

Ségalas. L'endroit planté de seigle

France Mongeau

Numéro 57, automne 1993

Entre le risque et la violence

URI : <https://id.erudit.org/iderudit/14851ac>

[Aller au sommaire du numéro](#)

Éditeur(s)

Éditions Triptyque

ISSN

0225-1582 (imprimé)

1920-9363 (numérique)

[Découvrir la revue](#)

Citer cet article

Mongeau, F. (1993). Ségalas. L'endroit planté de seigle. *Moebius*, (57), 81–86.

SÉGALAS. L'ENDROIT PLANTÉ DE SEIGLE

France Mongeau

Le désir de la maison-songe ne la traverse pas encore tout entière. Il ne peut pas être déjà de chaque fibre de sa robe, de toutes les cordes sourdes de sa voix. Mais il est dans la brise, vent d'est vent doux de ces terres dévastées. *Le désir de la maison – songe n'a pas encore le ton de la tendresse.* Elle a caché dans les replis de ses vêtements, des lettres d'amour. Des bijoux d'ambre. Un peu de cette terre sèche aussi, un peu de ces acres gris qu'ils n'ont jamais labourés. Elle a fait de ces jours longues marches, longues promenades, prenant à son insu force de la plaine. Elle n'a aucun autre refuge maintenant que ses pas à préparer le courage. Elle a tout le temps, de cette façon au seuil du départ.

*

Je la file patiente, je l'observe de loin. Je mime ses gestes pour me réconforter et songe à des bijoux entre ses seins, contre sa peau. À ces bracelets qui tintent à son bras. À d'autres lèvres dans le creux de sa nuque, d'autres tissus de soie sauvage. Je marche dans ses traces. *Jamais un pan de sa robe ne me voile le couchant.* Elle est pour moi seule comme une forteresse. C'est dans cette mémoire d'elle que je suis amoureuse.

Je ne sais rien de ses lettres d'amour qu'elle porte dans sa robe. Rien non plus de ces acres de seigle, de ces mille acres gris. Je sais seulement cette terre étonnée qui me prend et que je parcours sans repos. Je sais seulement cette poussière qui s'est déposée folle sur mes cheveux, dans mes vêtements. Au bout de mes doigts.

Je trace des sillons doux dans le fond de mes poches.

*

Chaque soir elle construit son abri, trouve le petit bois. Elle sait les pierres plates contre le vent. Elle sait le feu, le moment du repas. Elle sait aussi chacun des gestes de la part qui me revient. Elle me laisse immobile apprendre les instants de son île à bâtir sur l'étendue de cette plaine.

Elle n'oubliera pas le goût des pierres dans sa bouche, les acres à cultiver qu'elles a gardés pour eux, le goût du sang. Elle ne dit jamais rien de cette terreur-là, de mes mains inutiles. Elle m'offre à manger comme à une sœur et m'apprend le corps périlleux, le lourd travail du corps sur ces terres désolées.

Je n'ai rien à donner, mon cœur est encore au seuil du courage. Ce soir, j'attends d'elle un murmure. Ce soir, je pleure et je m'endors.

*

Dans mon sommeil, j'entends le tintement de ses bijoux, le froissement du papier de ses lettres d'amour. Le vent se lève et je m'éveille. J'entends aussi frémir, pour la première fois, cette terre un peu folle. Il doit bien y avoir ses enfants et ses hommes sous les mille acres gris. Mais elle reste silencieuse toute droite fière dans le soir.

Elle tremble à peine, les pans de sa robe se replient autour d'elle. *Qu'interroge-t-elle ainsi dans cette veille sourde?* N'entend-elle pas leurs cris? À partir de cette nuit, elle ne bougera plus.

*

C'est dans cette mémoire d'elle que je quitte tout. Ses bijoux, ses bracelets, et ses lettres d'amour. Je pars seule rejoindre ma colère, et je grimpe au plus haut rocher. Comme l'écueil dans la mer, j'exaspère le vent et je défie cette plaine immobile.

Mais je sens dans le fond de mes poches tous les sillons du monde pour me rappeler à elle.

Quand la brise tourne, en revenant vers l'abri, j'entends sa plainte sourde. Ses enfants et ses hommes traversent enfin sa voix.

*

Je marche de longs jours. Je cherche d'autres frontières, d'autres pays, des forêts. Des cours d'eau pour la soif. C'est moi qui prends des forces, qui soutiens le courage. J'accorde mes pas au vent d'est vent doux. J'apprends à faire le feu, les pierres plates pour la nuit. J'apprends son étrange patience, le ton de sa tendresse. Je cherche des champs de seigle pour calmer ma colère.

Je lis toutes ses lettres d'amour de terre folle froissée. Ces hommes, ces femmes aux gestes rebelles, leurs folies. Quelques signes. *Leurs mille acres volés. Ses enfants.* Je sais sur ma langue le goût du sang de la poussière qu'elle conserve dans sa bouche, je sens toutes les larmes de ses poings cachés dans les plis de sa robe.

*

Le désir de la maison-songe la traverse tout entière maintenant. Dans toutes ses veines, tous ses muscles, dans toutes les fibres usées de sa robe, le cœur courage veut construire un abri. Son corps et la force de ses bras commencent à penser au lourd travail de la maison isolée.

De longs jours, de longues nuits à bâtir, à semer le seigle de mars. C'est sa violence ouverte à la plaine.

*

Elle a fait à elle seule une forteresse. Un endroit pour dormir brise-bise de toile aux fenêtres du couchant. *Elle l'a construite à mains nues cette maison-songe.* Elle a creusé la vieille terre folle, taillé à même les arbres des solives grises. Tout son corps tremblant dans l'effort. Toutes nos forces et notre joie assemblées par ce même ouvrage.

Elle a fait cela. Une maison-songe.

Elle a inscrit dans la mémoire de ma peau le lourd travail de la maison isolée. Les caresses de ces hommes, les tissus de soie sauvage. Le seigle de mars à planter. Elle a marqué chaque faille de mon corps solide qui construit. Le corps aux bijoux d'ambre, aux bracelets tintant.

Je sais le feu, bientôt la part juste du repas.

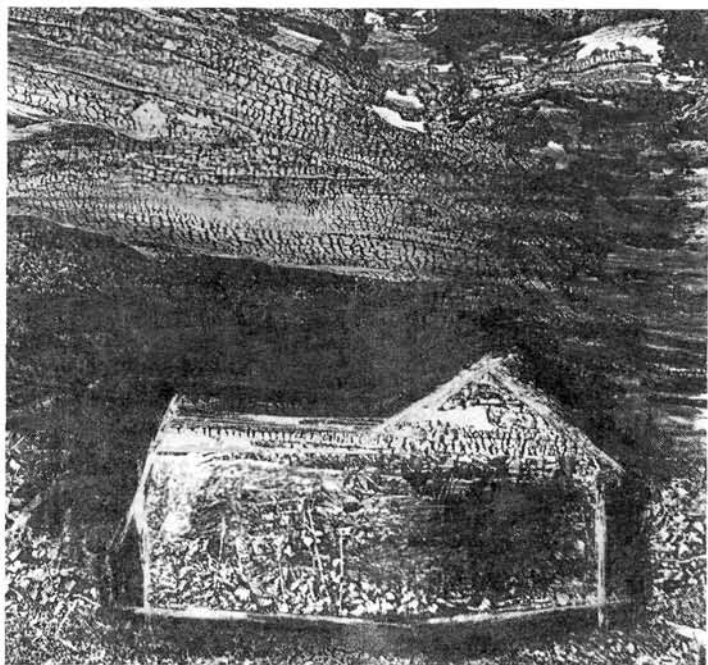
*

Sur le chemin qui mène à la maison-songe, elle s'est endormie épuisée mais tranquille, dans un sillon creux de la route, couverte de poussière grise. Elle dort. J'entends parfois quand elle remue la papier froissé de ses lettres d'amour. Elle ne craint rien maintenant ni la nuit ni les hommes. *Elle dort dans le sillon doux d'un chemin de maison.*

C'est dans cette mémoire d'elle que je sais le courage. Je grimpe sur les hauts rochers, je fais tinter mes bracelets. J'apprends à imaginer mille acres gris. J'apprends le corps entier, bien droite fière. Le corps immobile et chantant des terres désolée, je rêve.

J'apprends le ton de la tendresse, de cette solitude. J'essaie de me convaincre que je n'ai plus besoin d'elle ou de toucher sa robe ou de porter son pain.

Elle est ma douce patience. Ségalas. Un endroit planté de seigle.



Carmen Audet